

## Préface

# ÉCRIRE FACE À LA VIOLENCE D'ÉTAT

*« D'abord, nous tuons tous les subversifs, ensuite leurs collaborateurs, ensuite leurs sympathisants, puis ceux qui demeurent indifférents et, enfin, nous tuons les indécis. »*

Général Ibérico Saint-Jean,  
Gouverneur de la province de Buenos Aires, en 1977.

Griselda Gambaro est née à Buenos Aires en 1928, dans une famille pauvre d'immigrés italiens. Autodidacte, elle écrit d'abord des nouvelles et des romans, avant de devenir l'une des dramaturges les plus importantes du pays.

Jusqu'à ses 55 ans, Gambaro aura connu cinq coups d'État et des décennies de dictature militaire (la première de 1930 à 1943, soit une grande partie de son enfance). Elle aura vécu l'essentiel de sa vie de femme et d'écrivaine dans un pays traversé par la répression, la censure, la persécution des intellectuels et des artistes, les assassinats politiques, les guérillas, l'instabilité sociale et économique. Elle a vu des proches disparaître du jour au lendemain pour ne jamais revenir. Elle a brûlé des ouvrages de sa bibliothèque et enterré ses écrits. Elle a été contrainte de fuir son pays. Elle écrit depuis un monde où la nuance est un luxe, et où l'on est sommé de choisir son camp, comme l'illustre la tristement célèbre déclaration du Général Ibérico Saint-Jean placée en exergue de ce texte, prononcée l'année de la censure

de *Gagner sa mort* et du placement de Gambaro sur liste noire. Cette impossibilité de l'entre-deux, Gambaro l'exprime à sa manière dans le prologue du roman, adressé à un enfant qui vient de naître : « Sera-t-il torturé ou tortionnaire ? »

Nous qui bénéficions encore de ce luxe de la nuance, ce mani-chéisme peut nous paraître grossier. Mais sans doute est-ce là le propre des régimes autoritaires de n'offrir que deux choix possibles : avec nous, ou avec nos ennemis. Avec l'ordre, ou avec la subversion. Une alternative que le recul de l'histoire ou de la justice transforme en : bourreau, ou victime.

Cette confrontation victime/bourreau est ce qui structure l'essentiel de l'œuvre de Gambaro, dont *Gagner sa mort*, son roman le plus célèbre. On y voit se dérouler, de ses quinze ans à sa mort, la vie terrible de Cledy, accablée sans merci des plus terribles épreuves. Humiliations, coups, viols, perte des proches, accidents... Son existence est une interminable litanie de douleurs et de tortures, qu'elle affronte avec une résignation d'autant plus muette qu'elle est ignorante. Mariée à 15 ans, enfermée dans la sphère domestique, Cledy ne sait pas qu'une autre vie est possible, elle ne sait même pas que ce qu'elle vit n'est pas « normal ». Elle peut d'autant moins le comprendre que ses tortionnaires se présentent comme ses protecteurs, que ce soient les responsables de l'orphelinat, ses beaux-parents, son mari ou la police. Par un renversement rhétorique qui nous devient tristement familier, bourreaux et victimes voient leurs positions interchangées. Les valeurs se retrouvent cul par-dessus tête et ce sont même eux, les bourreaux, qui affirment souffrir et défendre la justice, au nom de laquelle leur violence n'est qu'un mal nécessaire.

De toute évidence, il ne s'agit pourtant pas d'un roman misérabiliste à portée sociale, et encore moins d'un ouvrage érotique « sadien ». Car il possède un élément qui déplace tout : l'humour. Un humour absurde, grotesque, outrancier, qui joue autant de l'excès

dans la violence que de l'écart entre ce qu'on voit et ce qu'on en dit. Gambaro nous fait rire par un trop plein de malheur présenté sous les couleurs de la banalité. On viole, on tue, on frappe, on massacre, on torture, ça n'arrête pas, on n'en peut plus, on se détourne avec effroi et en même temps une sorte de rire mauvais nous transperce le visage face à la décontraction dont font preuve ces tortionnaires, voire leur ennui devant l'ampleur des efforts à fournir : car oui, cela fatigue le bras de frapper quelqu'un avec un bâton, son sang salit, ses cris dérangeant, ses larmes nous émeuvent, on n'est pas des monstres, tout de même.

Mais plus encore que la violence du bourreau, ce qui préoccupe Gambaro (ici et dans le reste de son œuvre), c'est la complicité (ou la lâcheté) des témoins. *Gagner sa mort* se présente dès lors comme une expérience de Milgram littéraire, mettant à l'épreuve notre capacité d'indignation devant le spectacle de la souffrance et de l'injustice. En 1963, le psychologue Stanley Milgram a soumis des cobayes à une expérience : on leur demandait, pour les besoins d'une prétendue recherche scientifique, d'envoyer des décharges électriques de plus en plus importantes à un « élève » qui criait de douleur dans une pièce voisine. Il s'agissait pour Milgram d'évaluer la tendance des individus à l'obéissance et leur capacité à résister à l'autorité.

La vie réelle n'est pas si différente, semble nous glisser Gambaro, il y a partout des victimes innocentes et des bourreaux autorisés, donc gardez votre capacité d'indignation intacte, même quand votre propre sécurité est en jeu. Face aux discours rassurants et lénifiants qui légitiment le pire, Gambaro nous invite au contraire à « Tuer la patience. » Ces trois mots renferment un puissant programme politique.

Écrit en 1970, au plus fort de la dictature du Général Onganía, le roman n'est publié qu'en juillet 1976, soit quatre mois après le coup d'État militaire de Videla. Il fait l'objet d'une publication simultanée en

France, aux éditions des Femmes, dans la traduction de Laure Bataillon que nous reprenons ici. C'est d'ailleurs à cette occasion que Gambaro dit avoir pris conscience de son féminisme :

*Les féministes françaises l'ont interprété comme un roman dénonçant l'oppression des femmes. Je suis allée en France pour la traduction et j'ai pris contact avec les féministes. Discuter avec elles m'a amenée à réfléchir davantage à cette situation particulière des femmes. Auparavant, je le faisais instinctivement ; mon opposition à l'oppression des femmes était plus viscérale qu'autre chose. Ensuite, j'ai pris davantage conscience de cette réalité et j'ai ressenti le besoin d'intégrer cette problématique dans mes œuvres<sup>1</sup>.*

Moins d'un an plus tard, en avril 1977, le livre est censuré par le régime et Gambaro est placée sur liste noire. Sa renommée la protège d'une « disparition », mais elle s'exile à Barcelone avec sa famille. Elle reviendra dès 1980, alors que la dictature est affaiblie, avant sa chute en 1983. L'œuvre de Gambaro évolue alors avec le paysage politique argentin : les femmes cessent d'être seulement des victimes, elles se révoltent, prennent la parole en leur nom propre, et celui de toutes les autres victimes de la dictature.

Nous avons décidé d'inclure le rapport de censure et le décret d'interdiction en fin de volume, comme l'a fait la maison d'édition argentine *El cuenco de plata* dans son édition de 2016. Cela donnera une idée plus précise aux lecteurs et lectrices du fonctionnement quotidien d'une censure d'État.

Guillaume Mèlère, éditeur

1. Entretien avec Reina Roffé, *Cuadernos Hispanoamericanos*, núm. 588 (juin 1999), p. 111-124. Consultable en ligne sur le site de la bibliothèque Miguel de Cervantès : [www.cervantesvirtual.com/obra/entrevista-a-griselda-gambaro-932452/](http://www.cervantesvirtual.com/obra/entrevista-a-griselda-gambaro-932452/)